

D'une inactualité de la chronique

Vincent C. Lambert

Numéro 166, été 2012

Littérature et journalisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, V. C. (2012). D'une inactualité de la chronique. *Québec français*, (166), 34–37.



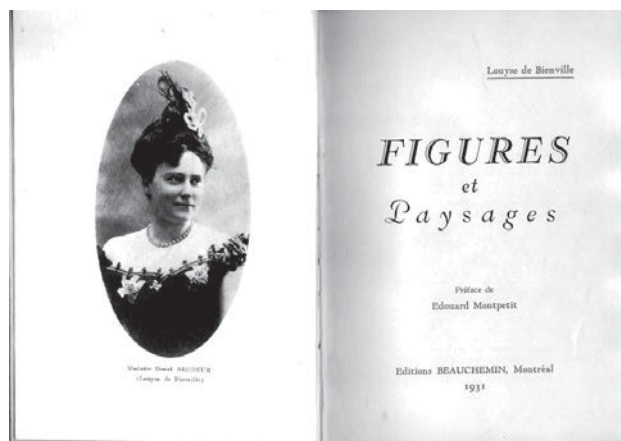
D'une inactualité de la chronique

PAR VINCENT C. LAMBERT*

Juan Gris, *Le Journal*, 1916, Norton Museum of Art, Floride.

L'idée d'une anthologie de la chronique¹ m'est venue alors que je déménageais des piles de livres hérités de la bibliothèque de la Législature vers le local du centre Hector-de-Saint-Denys-Garneau, à l'Université Laval, où j'effectuais des recherches sur la poésie québécoise. J'avais lu auparavant la série des *Billets du soir* d'Albert Lozeau publiée à l'imprimerie du *Devoir* de 1911 à 1918, et je m'aperçus que plusieurs des livres que je classais dans les étagères en étaient fort semblables, autant par leur forme que par leurs préoccupations. Voici quelques titres de ces recueils, qui semblent porter la marque d'une intimité de ton et d'un certain éparpillement : les *Coquillages* de Marius, les *Lettres de Fadette*, plusieurs recueils de *Causeries*, les *Brins d'herbes* de Monique, *Un Canadien errant* d'Ernest Bilodeau, *Figures et paysages* de Louise de Bienville, les *Billets de Geneviève*, *Couleur du temps* de Michelle Le Normand...

Si quelques-uns de ces recueils de chroniques s'étaient glissés dans une bibliothèque réservée à la poésie, c'est que j'ai d'abord cru qu'il s'agissait là de poèmes en prose. Prenons un exemple au hasard : « L'heure fuit. Le petit village a vu ses maisons s'effondrer et ses arbres se noyer dans les lacs lumineux. Je vois main-



tenant, par deux fois, au-delà du mont de notre vrai village, celui qui demeure, les nuages prendre la forme exacte, devenir la copie textuelle de la montagne qu'ils dominent. Pourquoi ? Je ne sais, et je regrette que les nuages aient ainsi l'âme plagiare, eux qui peuvent être eux-mêmes, variés infiniment. »

La chronique libre

Mais je découvris par la suite, en lisant les courtes présentations qui accompagnent parfois les recueils, que ces livres rassemblaient des textes qui furent d'abord publiés dans des journaux, à la semaine dans la plupart des cas, avant d'être recueillis et imprimés aux frais du journal en question. En tout, de 1900 à 1930, on compte plus de quarante recueils rédigés par une trentaine de chroniqueurs. Seulement huit d'entre eux se sont finalement retrouvés dans cette anthologie.

J'ai d'abord eu l'idée de réaliser une anthologie de la chronique qui remonterait jusqu'aux écrits d'Hector Fabre et d'Arthur Buies, mais j'ai réalisé par la suite que ces chroniques plus anciennes (écrites, disons, de 1860 à 1900) provenaient d'une autre époque de l'écriture. La plupart de ces chroniqueurs (outre Arthur Buies et Hector Fabre, nommons Napoléon Legendre, Edmond Paré, Faucher de Saint-Maurice...) écrivent « de l'extérieur » du journal, en prenant la direction du journal pour destinataire principal, tandis qu'Albert Lozeau ou Henriette Dessauls écrivent « de l'intérieur », à partir d'un espace que l'éditeur veut bien leur céder, d'une tribune, en simulant un échange imaginaire avec le lecteur. Plusieurs chroniques sont ainsi publiées sous la rubrique « Billet du soir » dans le *Devoir*. L'appellation « billet » nous rappelle d'ailleurs deux différences majeures entre la chronique du XIX^e et celle du XX^e siècle. Sa longueur, d'abord : si un espace est ménagé pour la chronique à l'intérieur du journal, cet espace est considérablement rétréci par rapport aux chroniques souvent très longues du siècle précédent. Ensuite, cette appellation signale une volonté de maintenir une intimité entre le chroniqueur et son lectorat. Il faut garder en tête que la chronique telle qu'on l'écrit au début du siècle apparaît dans un contexte médiatique « de masse ». Alors que les chroniques d'Arthur Buies étaient publiées dans un journal d'opinion s'adressant à un public restreint et cultivé, les chroniques de Lozeau ou de Fadette sont publiées dans des journaux d'information dont la première ambition est moins d'instruire le lecteur que de créer un auditoire fidèle et élargi.

Dans son livre *La presse québécoise de 1884* (soit depuis la création du journal *La Presse*) à 1914. *Genèse d'un média de masse*, Jean de Bonville décrit l'influence de la ville sur la prolifération des médias et le traitement de l'actualité : « À l'intérieur de la ville ou en relation avec elle, les occupations, les activités, les intérêts se diversifient, se stratifient et se spécialisent. » Deux types de chronique apparaissent : la chronique libre et la chronique spécialisée. C'est ce dernier type de chronique qui effectue ce partage de l'actualité dont parle Jean de Bonville, entre trois pôles que sont la politique, le sport et la vie artistique. J'ai décidé de ne retenir que des chroniques « libres », pour une raison très simple : le rôle de cette chronique semble être, comme je l'ai dit, de maintenir un contact privilégié avec le lecteur, ce que démontre la création des « pages féminines », où paraissent la majorité des chroniques de cette anthologie, et d'ouvrir ainsi, à l'intérieur du journal d'information, un espace d'inactualité qui laisse évidemment plus de place au point de vue du chroniqueur. Cet espace est justement créé pour cette raison : au moment où le journalisme d'opinion fait place à un journalisme d'information qui tend à laisser le journa-

liste dans l'ombre au profit de l'événement à couvrir, le privilège du « billetiste » est précisément celui de la signature. La chronique libre est créée en effet au moment où de moins en moins d'articles sont signés par leur auteur pour que s'y exprime une subjectivité dont les préoccupations n'ont rien à voir avec les événements du moment. Il s'agit là, bien sûr, d'une stratégie commerciale ; il en résulte néanmoins un ensemble de textes dont la valeur littéraire est pour moi indéniable. Au contraire de la poésie, le genre dominant au début du siècle, ce genre médiatique et alimentaire qu'est la chronique — de la « poussière de littérature », selon ce grand chroniqueur qu'était Maupassant — ne semble pas fait pour durer ni prétendre à une quelconque reconnaissance institutionnelle. C'est par conséquent un genre beaucoup moins codifié que ne l'est la poésie, au sens où sa situation marginale au sein de l'institution littéraire semble la décharger du poids d'un certain modèle de réalisation, non seulement en ce qui a trait à l'influence de la France mais aussi, et surtout, dans la mesure où cette marginalité la dispense de promouvoir ce que Jean Nolin, dans un poème quelque peu satirique à l'égard des chroniqueurs de son temps, nomme « un patriotisme un peu patriotard » : « Polydore griffonne une longue chronique, ° Il lance tout d'abord une pointe ironique ° À la Ville, puis dit des vers sur le beau temps, ° Cite Cartier, se plaint des prix exorbitants, ° Rit des écrivailleurs, parle mode et dandysme... ° Chaque article se clot par un patriotisme ° Un peu patriotard. Mais il s'y croit tenu. ° C'est de mise. Et pourtant, il croirait saugrenu ° De raccourcir un peu sa phrase. Il semble hostile ° À tout ce qui paraît, même de loin, du style. »

On comprend les réserves de Jean Nolin à l'égard d'un certain type de chroniqueur (beaucoup moins nombreux d'ailleurs que son poème ne le suggère) que j'ai préféré laisser de côté pour cette anthologie. Comme on le fait dans toute anthologie de poésie, j'ai plutôt tâché d'isoler du nombre plutôt élevé de chroniqueurs ceux dont les chroniques pouvaient supporter l'épreuve d'une relecture à laquelle peu d'entre elles étaient préparées. C'est pourquoi j'ai écarté toute chronique dont la valeur documentaire me semblait surpasser les qualités littéraires : celles, moralisatrices, de Madeleine Gleason par exemple, ou encore celles, polémiques et peut-être trop nouées aux problèmes de leur temps, de Jules Fournier ou d'Olivar Asselin.

La nature inventée

Je voudrais maintenant faire un survol de certains thèmes communs à l'ensemble des chroniqueurs retenus. On me permettra de citer abondamment, pour le simple plaisir de faire entendre des voix oubliées. Voici donc, en vrac, quelques titres : « Le vent », « Les quais », « Raquetteurs, dans la nuit sereine », « Il a neigé », « Veille de vacances », « Sur un tableau », « La conscience », « Dans le brouillard au bord de la mer », « Le printemps entre chez moi », « Quand on transpire », « Impressions du golfe Saint-Laurent », « Les abeilles », « Par la fenêtre entrouverte », « Derrière les vitres blanches », « La fumée », « Matin de septembre », « Dans la tempête »... J'ai d'abord été frappé par l'importance que ces chroniqueurs accordaient au paysage. Les sujets abordés font étonnamment très peu de place à la ville, où pourtant

elles furent écrites pour la plupart et dont elles portent, ici et là, les traces, mais souvent comme une sorte de repoussoir, comme c'est le cas chez Alice Pépin : « Je suis venue vers vous, montagnes, me reposer dans votre solitude et oublier, pendant quelques soirs, la clameur de la ville. J'ai voulu voir le soleil briller sur vos cimes et le soleil n'a point paru : vous êtes restées grises, incolores, tristes comme le saint vendredi. » Ce passage montre bien que la fascination que les chroniqueurs du début du XX^e siècle entretiennent vis-à-vis de la campagne est l'effet direct de l'omniprésence de la ville. La campagne est une invention de citadin ; le chroniqueur s'y aventure toujours en visiteur. Elle lui apparaît comme un monde étrange et oublié, et semble l'objet d'une idéalisation qui est avant tout d'ordre esthétique, au contraire de ce qu'on retrouve alors dans les écrits régionalistes propices aux remontrances morales. Je cite Albert Lozeau, dans une chronique intitulée « Fin d'été » : « Le soleil enveloppe la terre d'une clarté plus fine, et les arbres vert foncé se détachent sur l'horizon en lignes nettes, comme gravés à même le ciel. De grands nuages blancs animent l'espace où se creusent des golfes d'azur aux berges neigeuses ; des pigeons traversent ce paysage aérien et tournoient sur cette eau bleue dont la masse se forme et se déforme indéfiniment. »



Ces paysages ne sont jamais fixes mais toujours mouvementés, soumis à la progression des ombres comme aux variations de la lumière. Et ce mouvement, anodin à première vue, signale à mon sens un rapport à l'espace qui se veut, dans la mesure du possible, objectif. L'espace est présenté dans la plupart de ces chroniques comme en résistance à l'entendement, possédant une vie propre qui vaut d'être interrogée pour elle-même. Citons sur ce point Michelle Le Normand : « Ainsi, le phare se tient droit. Au bord de l'eau, les arbres plient sans relâche sous le vent brusque et impérieux, les herbes se couchent et les vagues, dans les roches de la berge, arrivent en claquant et se brisent en mousse neigeuse. Le phare ne se trouble point. Les nuages courent au-dessus de lui. Il n'en est pas moins stable et son immobilité nous paraît incompréhensible, puisque les moutons blancs du lac le poussent à qui mieux mieux, et que le vent, de toutes ses forces, souffle sur lui. »

De la fenêtre de ma chambre

On remarque par ailleurs dans ces chroniques un véritable culte de la solitude et de l'intériorité, surtout dans celles écrites par des femmes. Dans une chronique intitulée « La conscience », Henriette Dessauls observe un petit groupe de femmes rassemblées dans une église : « À voir toutes ces têtes de femmes courbées sous la bénédiction finale, je sentais qu'elles avaient, au moins un moment, vu et senti ce grand mystère de la pauvre vie humaine et qu'elles en restaient toutes saisies et graves. » À chaque fois qu'il est question d'intériorité, de souvenir, de conscience, c'est toujours pour signaler une sorte d'instabilité qui s'apparente au mouvement du paysage et qui demande elle aussi qu'on s'y attarde avec détachement. Dans « Impressions du golfe Saint-Laurent », Marie-Louise Marmette observe attentivement l'influence de l'environnement sur elle-même, et se sent soudain absorbée par le paysage : « Le mot ? où trouver dans ce chaos de sensations le geste du verbe qui fera surgir la vision, les contours, les images, la peinture, la description de tout ce que l'on voit, de tout ce qu'on entend, de jamais vu, de jamais évoqué ? Non, je ne puis trouver... Je me sens impuissante, tellement ces dernières années m'avaient peu préparée à cette immensité d'eau et de terre qui m'enveloppe, m'absorbe. »

L'écriture de Marie-Louise Marmette présente une belle exception dans l'ensemble de ces chroniques, et j'allais dire dans toute la littérature de cette époque, dans la mesure où s'y exprime le sentiment d'une sorte de fusion avec l'espace environnant : « il me semble que je prends corps avec cette eau, cette cadence ; je ne suis plus qu'un atome fluide qui palpète dans l'Infini... » Cette chroniqueuse est aussi l'une des seules de son temps, avec Ernest Bilodeau mais avec beaucoup plus d'acuité et d'intensité, pour qui l'écriture de la chronique se fait lors d'un voyage, comme c'était souvent le cas au XIX^e siècle.

Albert Lozeau, Henriette Dessauls, Georgina Lefavre ou Michelle Le Normand se tiennent plutôt à la fenêtre de leur chambre, accoudés devant la vitre à regarder dehors. Cette posture est celle d'un éloignement volontaire qui est à la fois l'occasion d'une contemplation du monde et d'un retour à soi, comme chez Le Normand : « Je suis chez nous. Je suis tranquille. J'essaie de regarder dehors pour voir se balancer les arbres. Mais, ma vitre me renvoie l'image de ma lampe et de ma table de travail ; j'aperçois ma main sur le papier, et mes yeux – dans le miroir improvisé par la nuit noire – rencontrent mes propres yeux. Et je rie du vent que je ne sens plus. »

Le chroniqueur des premières années du siècle ne cesse de rappeler au lecteur qu'il est dans sa chambre en train d'écrire une chronique. Ce moment d'écriture semble représenter une sorte de situation initiale qui préside à tout développement. Les quelques chroniques où Henriette Dessauls affirme n'avoir rien à dire à ses lecteurs sont l'occasion de parler de ce qui l'entoure, de divaguer sur un air de Schumann qui entre par la fenêtre. Et même lorsque le chroniqueur évite de parler ouvertement de cette situation d'écriture, l'impression nous est donnée qu'il décrit l'événement à mesure qu'il survient, dans une sorte de simultanéité de l'écriture et du monde, comme chez Antoine Bernard : « Le jour a fui... Les ombres descendent en vols pressés sur la plaine liquide. »

Quelques pointes d'or piquent le grand désert du ciel immobile. Seul, sur la rive que lèche un flot bourbeux, je contemple le pâle défilé des glaces. »

Le chroniqueur a donc cessé, comme au siècle précédent, de parcourir la province ou de marcher dans les rues de la cité ; il s'est satisfait d'un logis, qui est finalement son poste d'observation. On peut voir une analogie entre ce chroniqueur attablé devant la vitre et la situation de relative exigüité de la chronique à l'intérieur du journal d'information. À son bureau de travail comme dans le journal, le chroniqueur est en retrait par rapport à tout ce qui survient, au même instant, derrière la vitre comme dans les colonnes voisines où l'on rapporte l'incendie d'un immeuble ou les résultats du dernier recensement. La chambre, comme la tribune, se situe au cœur d'événements sur lesquels le chroniqueur a peu de prise et qu'il s'efforce de ralentir un instant. On a vu, chez Marie-Louise Marmette, que le langage trouvait difficilement à s'exprimer dans le « chaos des sensations ». On retrouve le même phénomène chez Henriette Dessaulles : « Dehors la rafale effeuille les arbres, la pluie fouette les vitres, un brouillard s'étend sur tout, et comme les nuages au vent, mes pensées roulent, et ce mouvement les déchire et les disperse. Tout se confond : impression de solitude, souvenirs, projets, un peu de lassitude domine l'ensemble, et mes idées ressemblent à des petits personnages agités qui sautilleraient en se bousculant entre mes meubles et

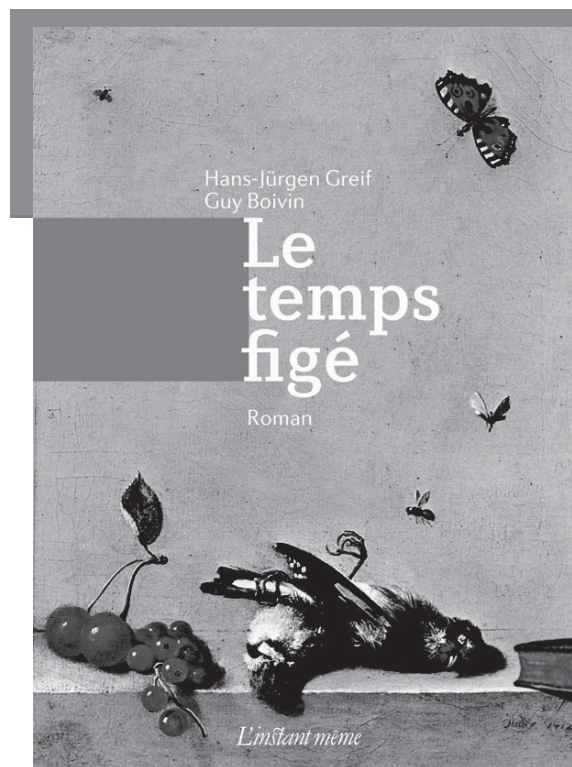
dans l'ombre des tentures. J'en voudrais arrêter une, et la voir sous tous ses aspects, pour avoir quelque chose à vous dire ! »

Ce qui, dans un passage comme celui-ci, me paraît donner à la chronique une valeur qui reste encore à définir, est bien cet aveu d'une fragilité constante, qui caractérise aussi bien le rapport du chroniqueur au monde environnant qu'à lui-même, dans un genre destiné somme toute au divertissement. Le chroniqueur des premières années du siècle est l'hôte d'une urbanité qui se manifeste moins dans le choix des thèmes ou des lieux que dans cette sensibilité confuse et désireuse de prendre du recul, trouvant ses moments de répit dans une contemplation désintéressée qui est elle-même relativement neuve au Canada français. Non seulement cette sensibilité est soumise à une perte de repères, mais elle est étrangement fascinée par cette perte, comme le suggère Albert Lozeau : « À cet instant, si la douceur indicible d'une musique que je n'entends pas m'émeut jusqu'au bonheur, si je le sens, si je l'écris, j'ignore pourquoi, mon cœur m'est inconnu... ». □

* Doctorant en études littéraires, Université Laval

Note

- 1 Conférence donnée aux « Midis du CRILCQ » à l'occasion de la parution du livre *Une heure à soi. Anthologie des billettistes (1900-1930)*. Toutes les citations sont extraites de cet ouvrage.



Hans-Jürgen Greif Guy Boivin
GREIF BOIVIN

Le temps figé

Ce roman est choquant parce qu'il est un calque de la réalité. Une réalité scandaleuse. Avant de l'écrire, Hans-Jürgen Greif et Guy Boivin ont fait de nombreuses recherches et visité des centres d'hébergement et de soins de longue durée et des résidences pour personnes âgées. Ce qu'ils y ont vu les a bouleversés. (...) Ce récit est dur, ce récit est parfois pénible, mais il est empreint de tendresse. Et il est émouvant.

Didier Fessou (Le Soleil)

278 pages, 26,95 \$,

Également disponible en version numérique

L'instant même
www.instantmeme.com